



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL

N° 94.

DIMANCHE, 5 Avril 1808.

EXTÉRIEUR.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Washington, le 8 février.

TRANSFÉRERA-T-ON ailleurs le siège du gouvernement, ou le laissera-t-on subsister là où il est? Voilà une question qui, depuis le 2 de ce mois, est vivement agitée dans le Congrès sans qu'il y ait encore rien de décidé. Ceux qui sont pour la translation n'ont eu jusqu'ici contre eux qu'une majorité de deux voix, et il est probable qu'elle se soutiendra dans les débats de lundi, et qu'ainsi le siège du gouvernement sera maintenu à Washington.

Un autre objet qui occupe beaucoup le Congrès, ce sont les différens plans proposés pour les fortifications de New-York. Il paraît qu'on ne veut rien épargner pour mettre cette place à l'abri de toute insulte de la part des Anglais, contre lesquels tout le monde croit que la guerre est inévitable. Les partisans de l'Angleterre voudraient la détourner, mais le gouvernement et la très-grande majorité des habitans semblent la désirer ardemment.

Le 4 de ce mois il a été présenté au Congrès, par M. Thomas Payne, une pétition où il réclame une indemnité pour les services qu'il a rendus aux États-Unis pendant les différens emplois qu'il y a remplis, et particulièrement dans sa mission en France pour y obtenir les secours pécuniaires dont ils avaient un si urgent besoin.

(*Courier de l'Europe.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 19 mars.

L'ambassadeur de Russie près de notre cour, M. le prince de Kurakin, a remis une note à M. le comte de Stadion, ministre des affaires étrangères, pour lui notifier les mesures que l'Empereur de Russie a été obligé de prendre contre la Suède. La déclaration que la cour de Pétersbourg a publiée à ce sujet, a été également communiquée à notre cabinet. Une notification officielle de cette même déclaration avait déjà été faite au comte de Meerfeldt, notre ambassadeur à Pétersbourg, par M. de Romanzoff, ministre des affaires étrangères de Russie.

On assure généralement que notre cour, qui s'est jointe aux autres puissances continentales contre l'Angleterre, et qui a rompu toute espèce de communications avec cette puissance, adoptera le même système envers la Suède, dont le gouvernement persiste à rester uni à la Grande-Bretagne. Comme toutes les possessions de l'Autriche et de la Suède sont éloignées les unes des autres, et que ces deux États n'avaient entre eux que de faibles relations, cette mesure n'aura d'autre suite que le départ réciproque des deux ambassadeurs. Le comte de Duben fait déjà des préparatifs qui annoncent l'intention de quitter notre ville incessamment. On parle d'une note assez importante de sa cour, qu'il a remise dernièrement à la nôtre; mais le contenu de cette note n'est pas authentiquement connu dans le public.

Jusqu'à ce jour nous ne savons encore rien de positif sur les changemens qui doivent avoir lieu dans notre corps diplomatique, et dont on a parlé si souvent depuis quelques mois.

On peut maintenant annoncer d'une manière assez positive, qu'il n'y aura pas de diète hongroise cette année. Notre cour a cependant pris diverses mesures pour remplir le vœu d'une partie des magnats et des villes qui desirèrent que l'on termine les affaires dont la décision ne peut pas être différée jusqu'à la convocation d'une diète nouvelle.

(*Publiciste.*)

Du 21 mars.

Nous tirions autrefois de Trieste, le sucre, le café, le coton et l'indigo. C'est aujourd'hui tout le contraire; il part de Vienne des transports considérables de ces articles destinés pour Trieste.

Les maisons grecques établies en cette ville, font d'excellentes affaires en ce moment. Il a été vendu par elles depuis peu de jours plus de 10.000 balles de coton du Levant, qui ont été aussitôt expédiées pour la France et pour le nord. Si, comme tout le fait espérer, la communication entre Vienne et Constantinople reste libre,

il arrivera encore d'immenses quantités de coton. Les caravanes d'Asie en ont apporté considérablement à Constantinople, ainsi que des cafés d'Arabie. Tout le commerce d'Alep et de Smyrne se fait actuellement par terre. On estime que la Turquie peut fournir annuellement 100.000 balles de coton aux fabriques de l'Europe. Notre change a un peu haussé depuis quelques jours; il est noté à 215 sur Augsburg. (*Journal de Paris.*)

ISTRIE.

Trieste, le 15 mars.

M. Adair, ministre d'Angleterre près la cour d'Autriche, s'est embarqué hier au soir sur un parlementaire autrichien pour se rendre à Malte. Notre ville a pris un aspect tout guerrier; les côtes sont hérissées de batteries sur tous les points où l'on pourrait redouter un débarquement de la part de l'ennemi. (*Journal de Paris.*)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 28 mars.

Il arrive de toutes les parties du royaume, au ministère de l'intérieur, des produits d'arts et de l'industrie nationale pour une exposition publique ordonnée par S. M., et qui aura lieu dans la première semaine de Pâques. Elle sera suivie d'une foire extraordinaire où les objets présentés à l'exposition seront mis en vente.

(*Journal du Commerce.*)

— La santé du roi se fortifie de jour en jour. On le voit très-souvent, accompagné d'une suite peu nombreuse, faire des promenades dans les environs de cette résidence. S. M. parle avec bonté aux habitans de la campagne qui se trouvent sur son chemin. Le roi s'exprime très-bien en hollandais, et étudie journellement cette langue avec le plus grand succès.

— Le rapport présenté à S. M. sur les finances, prouve qu'elles sont dans un état aussi favorable que possible, relativement aux circonstances. Depuis le mois de juin 1807 jusqu'au mois de décembre, on a amorti, en effets sur l'Etat, un capital de 19,864,996 florins.

— On a ouvert à Amsterdam des registres pour une souscription de 500,000 flor. destinée à l'armement d'un certain nombre de bâtimens qui seront employés à croiser contre l'ennemi.

(*Journal de l'Empire.*)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 18 mars.

Par décret du 15 courant, S. M. a nommé le prince de Bizignano grand-chancelier de l'Ordre des Deux-Siciles. Il sera chargé provisoirement des fonctions de grand-trésorier.

Par un autre décret du 12 mars, toute correspondance avec l'ennemi sera punie de mort. Quiconque se rendra sans permission dans une place occupée par l'ennemi, ou en reviendra sans se présenter immédiatement aux autorités du lieu, sera regardé et puni comme espion.

Un décret du 10 établit dans la ville de Naples une chambre de commerce, qui sera composée de neuf négocians. L'intendant de la province en sera le président perpétuel.

— Les revenus et biens d'un grand nombre de monastères de capucins, de carmes, de dominicains, de servites, de théatins, sont affectés, par ordre de S. M., à la dotation de plusieurs collèges et maisons d'instruction publique.

(*Journal de l'Empire.*)

TOSCANE.

Livourne, le 19 mars.

Extrait d'une lettre officielle de Palerme, en date du 19 février.

J'ai l'honneur d'informer V. Exc. que la cour de Palerme a ordonné la saisie de tous les bâtimens danois qui se trouvaient dans ce port, et qu'elle a fait enlever leur gouvernail. Après avoir dressé un inventaire, on a fait descendre à terre les capitaines et les équipages. Les premiers ont été laissés en liberté, mais les autres ont été ren-

fermés dans la citadelle. Le consul danois s'étant présenté au marquis de Circello, pour lui demander l'explication de ces mesures hostiles, celui-ci s'est contenté de lui répondre, que son auguste cour saurait bien justifier ses procédés, et qu'on avait d'autant moins lieu de s'étonner du traitement qu'éprouvaient les sujets danois, que cette nation était regardée comme ennemie. Les Anglais, qui agissent en despotes ici comme ailleurs, voulurent contraindre les équipages danois à prendre du service sur leurs vaisseaux; mais les braves Danois ont repoussé avec indignation les propositions qu'on leur a faites; ils ont unanimement répondu qu'ils ne voulaient servir d'autre maître que leur roi Christian VII. Voici donc quelle est notre position: violence d'un côté, fermeté et courage de l'autre. Je vous assure que je me sacrifierai volontiers pour ces braves Danois, et que leur courageux attachement à leur souverain et leur inébranlable fidélité inspirent ici à tout le monde les plus vifs sentimens d'intérêt et d'estime.

(*Gazetta di Genova.*)

INTÉRIEUR.

Gênes, le 22 mars.

La police de cette ville, instruite, depuis plusieurs mois, que trois des plus déterminés brigands qui restes de l'ancienne bande des envions de Novi, André Gatto, dit Mottino, Jacques Gatto, dit Grigis, et By Migliavaten, dit Guiffetto, condamnés à mort et contumax avant la réunion de la Ligurie à l'Empire, étaient réfugiés à Malaga en Espagne; sachant d'ailleurs que ces trois scélérats se disposaient à revenir dans l'arrondissement de Novi où il était à craindre qu'ils n'exercassent quelques vengeances, pour retourner ensuite vivre tranquilles en Espagne, le commissaire-général de la police en a informé le gouvernement, et tous les projets de ces brigands sont déjoués. Ils viennent d'être arrêtés tous trois à Malaga, et expédiés à Gênes sous bonne escorte. La nouvelle de leur arrestation a été accueillie, comme on peut bien le croire, avec le plus vif intérêt par tous les honnêtes gens de ce pays, et sur-tout par ceux de l'arrondissement de Novi, qui a été long-tems le théâtre de leur brigandage.

Sewen (*Haut-Rhin*), le 24 mars.

Le 9 février, un fossoyeur de métaux étant dé-cédé dans cette commune, un garçon d'ici a été expédié pour aller inviter à son enterrement un de ses camarades qui travaille dans une mine, de l'autre côté des montagnes, à Saint-Maurice, département des Vosges. Ils revenaient l'un et l'autre, sur le soir, par une des plus hautes montagnes. Ils perdent chemin; la neige de huit à dix pieds de hauteur les avait égarés. Ils arrivent sur un rocher, et tout-à-coup tombent presque perpendiculairement à plus de 150 pieds en bas. Le fossoyeur roule dans un précipice couvert de glace, se casse une cuisse; son corps tout entier, écorché et ensanglanté, est arrêté par un buisson qui le préserve d'une seconde chute, dans un précipice plus profond; mais il se trouve étendu sur une place étroite et inaccessible, à cause des masses de glaces qui entourent tout cet endroit. Le garçon qui l'accompagnait avait fait une chute moins dangereuse; il avait roulé dans la neige, et quoiqu'écorché par le passage des épinayes, et ayant une jambe assez fortement blessée, il s'est trouvé en état de poursuivre son chemin, mais non de secourir son camarade, dont les soupirs indiquaient qu'il vivait encore. Boitant, il descend un chemin d'une lieue et demie, arrive à Sewen, et annonce le malheur qui vient d'arriver. Le maire engage dix garçons robustes et hardis à faire sur-le-champ la recherche du malheureux fossoyeur. Ils partent dans la nuit, à la lueur de torches de bois résineux, munis de hoes et de haches. Ils emmènent avec eux et portent le garçon blessé, qui doit indiquer l'endroit où est tombé son compagnon. Ils arrivent, ayant fait deux lieues dans l'espace d'une heure, à travers une montée escarpée et couverte de neige. Sur leur appel, souvent réitéré, le fossoyeur donne enfin quelques signes de vie; mais ils désespèrent de pouvoir parvenir jusqu'à lui. Ils ne rencontrent que des glaces sous leurs pas. Ils se déterminent à tailler une espèce d'escalier sur la pente rapide du rocher.

Après un travail ardent de deux heures, ils sont près du malheureux; mais ils ne peuvent l'atteindre et le saisir. Ils se désespèrent, croyant

ne pouvoir le sauver; enfin ils délibèrent, ils cherchent quel moyen ils pourrout employer. Ils nouent leurs mouchoirs, les jettent au fossoyeur qui a la force d'en attacher un bout au buisson, et de se laisser glisser sur une roche inférieure; après d'incroyables efforts et à travers de grands dangers, les jeunes gens arrivent sur ce rocher; ils ôtent leurs habits, les étendent sur la glace, et traînent ainsi le fossoyeur jusqu'à un sentier où ils peuvent le charger sur leurs épaules; ils le portent dans une chaumière, près du village d'Oberbrück.

Il était demi-mort, évanoui et gelé de froid. On s'empresse pour le secourir. L'un des habitants de Sewen part sur-le-champ pour Massevaux. Il amène un chirurgien qui remet la cuisse cassée, passe les autres plaies et rappelle à la vie ce malheureux. Il est natif de Styrie. On ne peut trop louer le courage et le dévouement de nos jeunes concitoyens: deux d'entr'eux ont sur-tout été exposés au plus grand danger. Ils ont roulé sur les glaces du rocher à plus de deux cents pas vers l'abîme. L'un n'a été sauvé qu'en étant arrêté dans sa chute par un arbre, et l'autre qu'en s'accrochant aux habits du premier.

Paris, le 2 avril.

S. M. I. et R. est partie aujourd'hui pour aller visiter les départemens du Midi. Elle se rend d'abord à Bordeaux.

En conséquence de la notification faite par S. Ex. M. le ministre plénipotentiaire de Danemarck, de la mort du roi de Danemarck, la cour prendra le deuil pour 21 jours, à commencer de demain 3 avril. Ce deuil sera de onze jours en noir, et de dix jours en noir et blanc.

DECRETS IMPÉRIAUX.

Rapport à S. M. L'EMPEREUR ET ROI, relativement à l'octroi de Tours.

SIRE,

Un rapport fait à V. M. reprochait aux régisseurs de l'octroi de Tours, 1° d'avoir, au mépris du cahier des charges, perçu en dedans 12 pour cent de frais de perception, qu'ils ne devaient percevoir qu'en dehors; 2° d'avoir perçu les mêmes frais sur la taxe additionnelle.

Le même rapport reprochait au conseil de préfecture d'avoir soutenu les régisseurs de l'octroi de Tours dans leur prétention par un arrêté du 30 messidor an 13, que l'on annonçait avoir été rapporté par ordre de l'autorité supérieure.

V. M. a renvoyé l'examen de cette affaire à une commission, pour procéder conformément au règlement du 11 juin 1806, interroger les membres du conseil de préfecture, signataires de la décision, et connaître leurs motifs.

SIRE, les membres du conseil de préfecture ont été mandés et interrogés par votre grand-juge, en présence de la commission.

Les membres du conseil de préfecture, dans leur interrogatoire, ont fait remarquer:

1°. que pour l'article 17 du cahier des charges, les frais de régie ont été fixés à 12 pour cent de la recette qui se ferait pendant l'année;

2°. Que l'article 3 du même cahier des charges obligeait le régisseur à compter de clerk à maître, des nouveaux droits, s'il en était établi, c'est-à-dire, ne lui laissait aucun bénéfice sur cette perception éventuelle, mais que l'article 17 postérieur autorisait sur les droits additionnels, la même retenue de 12 pour cent, pour frais de régie, puisque la retenue est stipulée sur la recette qui se ferait pendant l'année;

3°. Que la retenue est autorisée, non pas sur le prix fixe du bail qui était de 142,000 fr., mais sur la totalité de la recette, selon les termes du cahier des charges déjà cités;

4°. Que les conventions avec les régisseurs, expliquées 1° par le budget de la ville; 2° par une instruction du ministre des finances; 3° par des réglemens de comptes adoptés, autorisaient la perception des 12 pour cent en-dedans et non en-dehors des 142,000 fr., prix fixe du bail.

C'est sur ces faits justifiés par le cahier des charges mis sous nos yeux, que les membres du conseil de préfecture ont déclaré avoir fondé leur arrêté du 30 messidor an 13, qui accorde aux régisseurs, pour l'an 12, le droit de 12 pour cent sur toutes les recettes de l'année, et même sur le droit additionnel, et autorise la perception en-dedans des 142,000 fr., prix fixe du bail.

Examinant ensuite et l'interrogatoire des conseillers de préfecture, et les pièces qu'elle avait sous les yeux, la commission a reconnu:

1°. Que la commune de Tours n'a pas fait rapporter l'arrêté du conseil de préfecture susdaté;

2°. Que, par délibération du 20 mars 1806, de la mairie de Tours, toutes contestations ont été terminées entre le régisseur de l'octroi et la commune, les comptes de l'an 12 acceptés en entier, les comptes de l'an 13 approuvés pour le droit principal, sous la condition de réduction des frais de régie sur les droits additionnels à 6 pour 100 pour l'an 13, les cent jours de l'an 14 1806;

3°. Qu'au mois d'octobre 1806, le compte de l'an 14 et 1806, a été réglé sur ces bases, sans réclamation, et à la satisfaction des autorités et du régisseur, selon une lettre du ministre des finances;

4°. Que le 1^{er} décembre suivant, le régisseur a demandé main-levée des inscriptions faites sur ses biens, à raison de sa comptabilité appurée, et que le ministre des finances a autorisé, le 7 mars 1807, cette main-levée, en approuvant l'arrangement dont on a parlé plus haut;

5°. Que le 25 mars 1807, le directeur-général des droits réunis a transmis cette décision au préfet d'Indre-et-Loire, qui a autorisé la main-levée de l'inscription sur les biens des régisseurs;

Les pièces produites à la commission n'ont au surplus présenté aucune inculpation d'aucun genre contre la gestion de ces derniers.

Par ces considérations, SIRE, la commission nommée par V. M. a l'honneur de lui proposer de décider, 1° qu'il n'y a lieu à inculpation contre les régisseurs de l'octroi de Tours, les sieurs Moreau, l'Héritier et Delahaye, à raison de la régie dudit octroi; 2° qu'il n'y a lieu à aucun reproche contre les membres du conseil de préfecture du département d'Indre-et-Loire, à raison de leur arrêté du 30 messidor an 13, touchant le compte rendu par lesdits régisseurs de l'octroi de Tours.

Nous sommes avec un profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté,

Les très-humbles et très-obéissans, serviteurs et sujets.

Signé, TREILHARD, REGNAUD (DE SAINT-JEAN-D'ANGELY), président de la commission.

Approuvé au palais de Saint-Cloud, le 1^{er} avril 1808.

Signé, NAPOLEON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'Etat, signé, H. B. MARET.

Rapport à S. M. L'EMPEREUR ET ROI, sur un arrêté rendu par le Conseil de préfecture du département du Finistère.

SIRE,

Le conseil de préfecture du département du Finistère a rendu, le 11 janvier, un décret qui annule la vente d'une maison adjudgée en l'an 2 comme domaine national.

Le même jour, le préfet en a ordonné l'exécution.

Peu après les acquéreurs ont été sommés de délaisser la maison et d'en payer les loyers.

D'un côté, l'acte injuste et illégal du conseil de préfecture a été dénoncé à V. M. D'autre part, les acquéreurs évincés se sont pourvus en votre conseil. L'arrêté illégal a été cassé, la propriété est rentrée entre les mains de ses possesseurs.

Le 27 février, le directeur des domaines nationaux a reçu du préfet du Finistère une lettre datée du 10 du même mois, qui présente contre l'arrêté du 11 janvier, qu'il avait si diligemment et dans la même journée rendu exécutoire, une tardive et inutile réclamation.

V. M. ne s'est pas contentée de la prompte justice rendue aux réclamans; elle veut qu'on examine si le conseil de préfecture, si le préfet du Finistère n'ont pas des torts plus graves que celui de l'erreur.

La commission nommée par V. M. s'est empressée d'obéir à ses ordres.

Elle a pensé en ce qui touche le conseil de préfecture:

Qu'il s'était rendu coupable de violation de la loi constitutionnelle sur les ventes de biens nationaux;

Qu'il a méconnu et interprété contre son sens précis, évident, consacré, l'art. 94 de l'acte des constitutions de l'an 8, qui veut "qu'après l'adjudication légalement consommée des domaines nationaux, quelle qu'en soit l'origine, l'acquéreur légitime ne puisse être dépossédé, sauf au tiers réclamant à être, s'il y a lieu, indemnisé par le Trésor public."

Qu'il n'a eu aucun prétexte pour rendre son injuste et alarmante décision, puisque toutes les formes voulues pour constituer une vente légale, avaient été remplies.

Séquestre, main-mise du domaine, jouissance sans réclamation, estimation, affiche de vente, enchère, adjudication de la maison; tout a eu lieu publiquement, solennellement, légalement.

Quinze ans de jouissance ont depuis consacré le droit des acquéreurs.

Le seul point qu'on doive, qu'on puisse examiner en fait de vente de domaines nationaux, les formes prescrites pour y procéder, avaient donc été remplies.

L'origine du domaine ne peut jamais être discutée. Le droit des tiers pouvant résulter de cette origine, est réservé par la loi; et pourtant le conseil de préfecture a examiné, jugé d'après cette origine; il a changé les positions, et c'est le propriétaire légal et constitutionnel dont il a fait le tiers, qu'il renvoie pour être indemnisé.

Doit-on attribuer une si grossière erreur à l'ignorance?

Dans tous les cas, on la supposerait difficilement assez profonde, pour avoir amené des magistrats de bonne foi, à de si faux, à de si funestes résultats.

Mais, SIRE, le conseil de préfecture du Finistère s'est déjà trouvé dans un cas pareil, ou peu différent de celui dont il est accusé.

En l'an 10, un de ses arrêtés qui avait annulé, sous un semblable prétexte, une vente de biens nationaux, fut cassé par votre Conseil-d'Etat, et le décret motivé est transcrit sur les registres du conseil de préfecture.

Un seul membre sur cinq est sorti depuis de ce conseil; les autres instruits par le redressement de leur premier tort, ne peuvent prétexter d'une ignorance, invraisemblable dans tous les tems, impossible d'après ce que nous venons de dire.

Le conseil de préfecture a donc paru accusable.

La commission, SIRE, pense que la garantie des acquéreurs de domaines nationaux a été outrageusement violée, les principes du Gouvernement et de l'administration de V. M. injurieusement méconnus.

Elle ne croit pas que, même pendant l'instruction de l'affaire, la distribution de la justice administrative puisse rester confiée à un conseil de préfecture qui a si mal répondu à votre confiance.

Elle pense qu'il y a lieu, 1° de suspendre de leurs fonctions les conseillers de préfecture qui ont concouru à l'arrêté du 11 janvier dernier.

2°. De les mander à Paris pour être interrogés par votre grand-juge ministre de la justice, en présence de la commission, et être ensuite statué à leur égard ce qu'il appartiendra.

Nous sommes avec respect,

SIRE,

De Votre Majesté,

Les très-humbles, très-obéissans, et fideles sujets.

Signé, PELET, FAURE, et REGNAUD (DE SAINT-JEAN-D'ANGELY), président.

Approuvé au Palais de Saint-Cloud, le 1^{er} avril 1808.

Signé, NAPOLEON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'Etat, signé, H. B. MARET.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 4 avril 1808, au samedi 9, savoir:

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux	1. A, P.	1800
	2. D, du n° 1 à.	3300
	3. C, H.	1800
	4. M, N, O.	1500
	5. C, K.	1800
	6. L.	3300
	7. Q, R, U, V, W.	1100
	8. B.	3300
	9. E, I, J, S.	800
	10. F, T, X, Y, Z.	1100
	11. D, du n° 43503 à.	45200

Le lundi 4, mercredi 6. et vendredi 8 avril.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 3^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 3^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 mars.)

DETTE VIAGERE ET PENSIONS.

Semestre échu le 22 décembre 1807.

Dette viagere.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux 1 du n° 1 au n°.....	11500
2 du n° 11501 à.....	23000
3 du n° 23001 à.....	34500
4 du n° 34501 à.....	46000
5 du n° 46001 à.....	57500
6 du n° 57501 à.....	la fin.

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

7 du n° 1 à.....	16000
8 du n° 16001 à.....	la fin.

(3^e et 4^e classes ou sur 3 ou 4 têtes.)

9 du n° 1 à.....	la fin.
------------------	---------

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux 9 du n° 1 à.....	la fin.
--------------------------	---------

Pensions civiles.

10 du n° 1 à.....	la fin.
-------------------	---------

Pensions nouvelles intégrales.

10 du n° 1 à.....	la fin.
-------------------	---------

Pensions de veuves des Défenseurs de la Patrie.

11 du n° 1 à.....	la fin.
-------------------	---------

Le mardi 5 avril.

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Dette viagere, et Pensions de toute nature.

Le jeudi 7 avril, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 juin 1807 inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Le samedi 9 avril est réservé dans tous les bureaux pour la vérification des paiemens dans les départemens.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

LITTÉRATURE.

CORNELIUS NEPOS. *Vies des grands Capitaines*, traduites par M. l'abbé de Radonvilliers, de l'Académie française; faisant suite à ses œuvres diverses, et revues par F. Noel, membre de la Légion d'honneur, inspecteur-général des études (1).

On ne s'est point accordé sur le lieu qui vit naître ce biographe. Plin le dit originaire des environs de Pô; Vossius, d'Hostilie, au territoire de Vérone; Onuphre, de Vérone même. Voilà sans doute qui est fort indifférent. Ce qui l'est moins, c'est l'époque de sa vie, parce que cette époque peut être souvent un heureux préjugé pour le mérite de l'écrivain: or le seul caractère du style de Nepos prouve qu'il florissait sous Auguste; ce qui est d'ailleurs constaté par ses liaisons avec Atticus dont il a écrit la vie, et par beaucoup d'autres circonstances ou témoignages inutiles à rapporter.

Nepos fut auteur de quelques ouvrages qui ont péri dans le naufrage des tems, ainsi qu'une foule d'autres productions, plus à regretter que les siennes. Il avait composé un livre des historiens grecs et l'on croit aussi des historiens latins, une Vie de Caton, et des annales ou chroniques dont parlent Aulugelle, Ausone, Cicéron, etc. Aulugelle relève même quelques légères erreurs (2) de ce dernier traité. Il ne nous est enfin resté de Nepos que les *Vies des grands Capitaines*, dont nous annonçons une traduction nouvelle. Ces sommaires, ouvrage classique et digne de l'être, sont écrits d'un style serré, sans sécheresse, élégant et fleuri sans recherche, semé de réflexions naturellement amenées, fondus naturellement dans le récit, et d'images ingénieuses agréablement colorées. Ces Vies n'ont sans doute ni l'intérêt, ni l'importance de celles de Plutarque, et il y a autant de distance entre les deux esprits, qu'il y en a entre les deux œuvres; mais la lecture des *Vies des grands Capitaines* est une étude préparatoire, propre à

mieux faire goûter aux jeunes gens, à leur rendre plus profitable celle qu'ils feront des *Hommes illustres*.

Cornelius-Nepos fut le contemporain et l'ami de Cicéron et de Pomponius Atticus, qu'on pourrait, à juste titre, surnommer l'ami de tout le monde. L'on voudra bien me permettre une petite digression, à propos de cet Atticus que l'abbé de Saint-Réal a traité sans doute trop durement; mais qu'il n'a pourtant jugé, en plusieurs points, qu'avec une équité sévère; tel est du moins mon sentiment. Ce n'est pas sans intention d'ailleurs que je fais cet écart. Pour donner une idée de la nouvelle traduction, ne pouvant extraire des fragmens de chacune des Vies que contient l'ouvrage, j'en prendrai au hasard dans une seule, et ce sera dans celle d'Atticus. Il ne paraîtra donc pas hors de propos de jeter un coup-d'œil sur ce caractère.

«C'était dit Saint-Réal, un de ces sortes d'illustres, qui ne le sont ni par leur naissance, ni par leurs charges, ni par aucun talent éclatant; mais seulement par un certain art de vivre et de se faire valoir dans le grand monde, qui n'est pas le plus difficile à tromper. Il suffit pour cela d'avoir du bien, et beaucoup d'esprit.....

On ne peut nier qu'Atticus n'eût beaucoup de l'un et l'autre.

«D'être né avec la modération, incapable de passions violentes, ni bonnes ni mauvaises, et avec un grand fonds d'indifférence pour la vérité et la justice, afin de voir sans peine violer ces divines vertus, et de pouvoir les violer soi-même, quand il est utile de le faire.»

Cette dernière inculpation est bien grave, et il y a sans doute singularité ou mauvaise humeur dans cet arrêt de Césaire. Mais sans être aussi rigoureux que Saint-Réal, ni aussi indulgent que les apologistes de Pomponius Atticus, à commencer par Népos, à finir par l'auteur (3) des *Bigarrures curieuses*; avec la franche résolution de n'être que juste, ne peut-on pas reconnaître, avec ce même Saint-Réal, que ce même Népos, dans la Vie de son ami, a souvent menti de bonne foi; qu'à juger cet ami, d'après son panégyriste même, il est loin d'être un grand-homme, comme Népos voudrait le faire croire; qu'il n'est pas même un homme au-dessus de l'ordinaire, ou qu'il y a beaucoup de ces hommes extraordinaires; car l'on rencontre assez souvent de ces esprits réservés, circonspects, qui, dans les tems orageux, écoutent l'écho, nés avec une pusillanimité de caractère qui les empêche de prendre un parti, et en même-tems avec un tact heureux qui leur fait pressentir les événemens et les hommes, et se garantir des uns, parce que d'avance ils eurent l'art de se ménager les autres. Tel fut Atticus, qui, de bonne heure, s'était fait un système de conduite conforme à ce dernier principe. Fidèle à son plan, vous le voyez cultiver en même tems l'amitié de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Octave, d'Antoine, de Cicéron, etc.; toute sa fortune est enfin dans son caractère; il lui faut appliquer cette maxime générale de Népos. Sans passions, que celle de son intérêt personnel, il marche toujours vers ce but, jetant, sur ce qui s'en écarte ou n'y tient pas, un coup-d'œil d'indifférence; esprit flexible, toujours ployé aux circonstances, il varie comme elles, et prend avec un talent merveilleux la physionomie ou le masque du moment. Au milieu des factions qui se heurtent, et renversent dans leur choc les premiers génies de la république, Atticus a le secret de se retrouver, comme on dit vulgairement, toujours sur ses pieds. Donnons-lui donc beaucoup d'esprit de conduite, beaucoup d'adresse. Disons encore qu'il fut éminemment un homme aimable; mais n'accordons pas qu'il fut un grand-homme, parce qu'il n'eut aucune des qualités, ou, si l'on veut, aucun des défauts qui constituent les grands caractères.

Je reviens à la traduction nouvelle.

«M. l'abbé de Radonvilliers, nous dit l'éditeur, conformément aux principes établis dans son *Essai sur la manière d'apprendre les langues*, avait fait une double version de cet auteur, la première littérale, qui est complète, et une plus soignée, mais qui offrait de grands vides. C'est celle que l'on a cru digne d'être présentée aujourd'hui au public, etc.»

Ces lacunes (il faut dire la vérité), remplies par M. Noel, forment la presque totalité de la traduction; en sorte qu'elle est plutôt l'ouvrage de M. Noel, que celui de l'abbé de Radonvilliers: mais cette traduction, quel qu'en soit l'auteur, est-elle supérieure à celle de l'abbé Paul, jugée elle-même supérieure aux anciennes traductions de Cornélius-Nepos? Voilà le point important, que le lecteur pourra décider, lorsque j'aurai mis sous ses yeux, pour qu'il les compare, quelques passages des deux versions. Je les prendrai, comme je l'ai annoncé, dans la notice

d'Atticus. Commençons par ces premiers traits de sa vie.

«Pomponius Atticus, ab origine ultimâ stirpis Romanæ generatus, perpetuò à majoribus acceptam equestrem obtinuit dignitatem. Patre usque diligente, indulgente, et, ut tum erant tempora, diti, imprimisque studioso litterarum. Hic prout ipse amabat litteras, omnibus doctrinis quibus puerilis ætas imperiri debet, filium erudit. Erat autem in puero, præter docilitatem ingenii, summa suavis oris ac vocis, ut non solum celeriter arripere quæ trahebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret: quæ ex re in pueritiâ nobilis inter æquales ferebatur, clariusque explendescere quum generosi discipuli animo æquo ferre possent; itaque incitabat omnes studio suo, etc.»

L'abbé Paul traduit ainsi:

«Pomponius Atticus, sorti d'une famille aussi ancienne que Rome même, naquit et fut toute sa vie simple chevalier romain, dignité dont ses ancêtres s'étaient contentés de tout tems. Il eut pour pere un homme vigilant, laborieux, complaisant, riche pour le tems, et très-appliqué aux lettres. Ce fut cet amour des beaux-arts qui le porta à faire instruire le jeune Pomponius dans toutes les sciences nécessaires et convenables à cet âge, et il eut le plaisir de voir ses soins fructifier; car outre que ce jeune enfant avait une docilité d'esprit merveilleuse, il était encore doué, dans un degré éminent, des beautés du corps et des agrémens de la voix; de sorte que non-seulement il comprenait et retenait avec une grande facilité tout ce que ses maîtres lui montraient, mais même qu'il excellait déjà à bien prononcer. Ce riche naturel l'élevait, dès son enfance, au-dessus de tous ceux de son âge, et le distinguait trop sensiblement pour ne pas toucher d'émulation quiconque d'entr'eux avait du cœur: aussi son exemple animait-il tous les autres, etc.

Passons sur les plus lourdes fautes de ce morceau, sur les ancêtres d'Atticus qui s'étaient contentés de tout tems de la dignité, etc.; réflexion gauchement ajoutée au texte; sur les beautés du corps, dont il n'est encore, ni ne peut être question dans ce texte, ce mot ne se rattachant ni aux propositions qui précèdent, ni aux propositions qui suivent, etc. Mais quoi de plus sec, de plus lourd, de plus terne, de plus incorrect même, que ce passage! Voici maintenant celui de M. de Radonvilliers.

«T. Pompinus Atticus, issu d'une famille aussi ancienne que Rome même, borna, toute sa vie, son ambition au rang de chevalier qu'il tenait de ses ancêtres. Son pere, homme exact, d'un caractère indulgent, et riche pour le tems où il vivait, amateur éclairé des lettres, fit, par un effet de ce goût libéral, élever son fils dans toutes les connaissances qui conviennent au premier âge. A une docilité d'esprit merveilleuse, qui lui faisait saisir sur-le-champ les leçons de ses maîtres, le jeune Atticus joignait un organe flatteur et un son de voix pur et doux, qui donnait à son débit une grâce ravissante. Cet heureux naturel le distinguait des enfans de son âge, et ses succès étaient trop éclatans pour ne pas inspirer une vive émulation à ses jeunes émules: aussi son exemple les animait tous, etc.»

Ce style est d'un homme exercé. Ici, les coupes sont faciles et heureuses. La période est dans sa juste mesure, ni coupée trop brusquement, ni maladroitement prolongée, et embarrassée d'incises, comme on le peut voir (version de l'abbé Paul) dans la phrase qui commence par ces mots, ce fut cet amour, et qui arrive si péniblement à son terme, appuyée sur les, car outre que, les, de sorte que, toutes locutions d'entretien familier, qu'on ne tolère que dans les discussions polémiques et littéraires, etc. Après cela, tout est rendu, ici, convenablement, c'est-à-dire avec une élégante fidélité. J'ai souligné le goût libéral, que je regarde comme une expression néologique, détournée de l'acception reçue, dans le nouveau sens que lui donne ici le traducteur. Citons un autre passage que le traducteur a rendu avec précision et toujours avec élégance, quoique la nature des idées qu'il exprime ne soit pas sans sécheresse. Le lecteur n'aura pas besoin que le texte soit sous ses yeux, pour sentir le mérite différent des deux versions.

«Lorsqu'on était obligé, pour payer les anciens créanciers, d'en faire de nouveaux, et qu'on ne pouvait le faire qu'à des conditions onéreuses, Pomponius s'entremettait toujours généreusement; desorte qu'il ne tirait aucun intérêt de ces prêts, et que cependant il ne souffrait pas qu'ils passassent le tems limité pour le remboursement: les débiteurs y trouvaient un double avantage; car cette exactitude à les faire payer empêchait les dettes de vieillir, et son désintéressement les garantissait des intérêts qui s'accumulent insensiblement, etc.»

Voilà comme a traduit l'abbé Paul; voici comme traduit aujourd'hui M. de Radonvilliers:

«Quand la ville était contrainte d'emprunter d'un côté pour se libérer de l'autre, et qu'elle ne

(1) Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, de l'imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, sous la direction d'Ange Clo, rue Saint-Jacques, n° 256.

(2) Cornelius Nepos... et rerum memoria non indiligens, et M. Cicéronis, ut qui maxime, amicus familiaris fuit, atque is tamen in primo librorum, quos de vitâ illius composuit, errasse videtur, etc. (AUL. GEL.)

(3) M. Raissant,

pouvait le faire qu'à des conditions onéreuses. Pomponius s'offrait de lui prêter, sans jamais retirer aucun intérêt de son argent, mais sans permettre aussi que le remboursement passât le terme convenu : c'était rendre au débiteur un double service, celui de ne laisser la dette, ni vieillir par une fausse indulgence, ni s'accroître par l'accumulation des intérêts. »

Encore un troisième exemple où l'on retrouvera, d'un côté, les mêmes négligences et la même sécheresse, etc. de l'autre, le même soin, la même élégance avec autant et plus de fidélité. Je renvoie le lecteur au texte, l'avertissant, (quoique l'avertissement soit peu nécessaire) que je commence par l'abbé Paul.

« Dans les troubles de la république, Pomponius se conduisit si sagement, qu'il fut et parut toujours être du bon parti : mais il évita toute sa vie de prendre la moindre part aux factions des guerres civiles, persuadé que ceux qui s'y étaient une fois embarqués, n'étaient pas plus maîtres d'eux-mêmes que ceux qui sont battus de la tempête en pleine mer. . . . S'il est si glorieux à un pilote de savoir garantir son vaisseau du naufrage sur une mer remplie d'écueils et agitée de la tempête, quels éloges ne mérite pas Atticus pour cette rare prudence, qui le conduisit si adroitement au port à travers tant d'orages dont la république romaine fut si rudement agitée jusques dans ses entrailles. Pomponius, sorti de cet abîme de maux, ne s'occupa plus qu'à secourir de tout son pouvoir le plus de malheureux qu'il put. »

Le lecteur peut ici, très-aisément et de lui-même, exercer sa critique : aussi ne ferai-je remarquer que ce mot d'embarqués qui tombe sans aucune préparation, et forme par là même une image incohérente et inattendue : Atticus embarqué dans les factions. Ce même mot est employé dans la version qui suit ; mais l'on verra qu'il est amené par les flots des discordes civiles et soutenu par la mer orageuse. Tel est le caractère du bon style : il doit y avoir unité dans les images, accord de couleur dans les signes qui les rendent.

« Quant aux affaires publiques, il eut le courage d'être réellement, et de paraître attaché au bon parti, sans pourtant se livrer aux flots des discordes civiles, persuadé qu'une fois embarqué sur cette mer orageuse, on n'est plus maître de soi-même, et que l'on devient nécessairement le jouet de ses agitations. . . . Si l'on donne les plus grands éloges à un pilote qui garantit son vaisseau de tout naufrage sur une mer orageuse et remplie d'écueils, quelle idée ne doit-on pas se faire de la prudence d'un citoyen qui sut manœuvrer si habilement au milieu des tourmentes de la guerre civile, et parvenir heureusement au port ! Echappé aux coups qui menaçaient sa tête, Atticus n'eut plus d'autre sollicitude que d'assister de tout son pouvoir un grand nombre de malheureux, etc. »

C'est assez sans doute de ces rapprochements, pour qu'on décide à laquelle des deux traductions l'on doit la préférence.

Celle que j'annonce faisait et fait encore partie, si l'on veut, des *Oeuvres complètes* de M. l'abbé de Radonvilliers ; mais le propriétaire de l'édition, dans le dessein d'être utile aux jeunes professeurs et aux élèves, s'est déterminé à la vendre séparément. C'est dans ce même but d'utilité publique, qu'il a consenti de détacher encore, des trois volumes qui composent ces *Oeuvres*, le traité plein d'intérêt, intitulé : *De la manière d'apprendre les langues*. J'en ai rendu compte dans le n° 84 du *Moniteur*, 24 mars dernier.

Il ne me resterait donc plus, si je m'étais chargé d'analyser tous les travaux de l'abbé de Radonvilliers, qu'à faire connaître les *Opuscules* (car tel est le titre du tome III^e) ; mais je confesse avec franchise que ces *opuscules* sont d'une excessive faiblesse ; qu'ils n'ont rien de remarquable, si ce n'est une version en général assez fidèle des trois premiers livres de l'*Enéide* ; version en prose qui semble encore être de deux mains. J'ai trouvé du moins une différence marquée de diction dans le second livre et dans la dernière moitié du premier. Je ne serais pas éloigné de croire que l'homme de lettres qui a rempli les lacunes de la traduction du Cornélius, n'eût aussi remanié et refait peut-être cette admirable narration qui forme le second chant de l'*Enéide*. A cet égard je m'en rapporte au jugement des hommes de goût. LAVA.

THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE.

On joue depuis quelques jours à ce théâtre une pièce nouvelle en trois actes et en vers, de MM. Chazet et Sewrin, dont le titre est piquant et le succès tout-à-fait mérité. Ce titre est *Ordre et Désordre* : une circonstance particulière avait d'abord fait présumer que sous ce titre on offrait au public un ouvrage ayant quelque rapport avec les circonstances politiques ; et déjà un auteur qui avait eu l'idée d'un ouvrage de cette nature,

réclamait un droit de priorité, lorsque la déclaration de MM. Chazet et Sewrin, la représentation, et le brillant succès de leur pièce, ont détruit cette fausse impression.

Il n'y a rien dans leur ouvrage qui ait trait à la politique. Nous sommes heureusement loin du tems où le théâtre était devenu une seconde tribune ouverte aux partis, où la muse d'Aristophane avait banni celle de Térence et de Molière. La comédie est rentrée dans son domaine, et la licence a disparu : l'ordre dans la pièce de MM. Chazet et Sewrin est caractérisé par un personnage qui en a beaucoup, le désordre par un autre personnage qui n'en a point. C'est le contraste que forment ces deux rôles, leur conduite opposée, et son résultat différent qui forment le fonds du sujet. On conçoit que les auteurs se sont plutôt attachés à peindre leurs deux caractères principaux, qu'à travailler péniblement leur intrigue. Leur ouvrage pêche un peu par le fonds, mais les détails en sont très-agréables ; il y en a même de comiques, et beaucoup qui sont naturels, vrais, plaisants : la versification a de l'élégance, de la facilité, et si l'on peut le dire, de la rapidité dans celui des deux rôles qui semblait l'exiger.

Cette pièce est et doit être suivie avec intérêt, et l'affluence doit y être croissante ; car indépendamment de son mérite littéraire, elle en a un bien essentiel, c'est de beaucoup amuser : elle est d'ailleurs jouée avec beaucoup d'ensemble, de vivacité et de gaieté, et l'on peut dire de talent, par Clozel, Perroud, Barbier, mesdemoiselles Molière et Delille. Le talent de Clozel mérite ici particulièrement d'être remarqué. Le public aime et encourage ce jeune acteur doué de tous les avantages naturels, et qu'une bonne direction dans ses études théâtrales rendrait un sujet très-précieux pour la comédie ; il a du naturel, de la chaleur, de la sensibilité ; son jeu est varié, décelé beaucoup d'intelligence ; l'art de dire les vers lui devient même moins étranger ; on ne peut que l'encourager à sortir du genre où il s'est engagé comme par circonstance, celui des caricatures où l'on est toujours étonné de le voir exceller, pour un emploi plus conforme à ses moyens physiques et à ceux que le travail peut lui donner.

Pendant que la Comédie rappelle à ce théâtre, par l'attrait de la pièce nouvelle dont nous venons de parler, les amateurs qui depuis quelque tems s'en tenaient un peu éloignés ; l'*Opéra-Comique* rivalise d'efforts avec elle, et ne s'endort point sur le brillant succès du chef-d'œuvre de Mozart : quoiqu'on ne se lasse point d'entendre cette musique si riche, si variée, si expressive, si pittoresque et si chantante à-la-fois, on a reconnu la nécessité de lui faire succéder un autre ouvrage d'une réputation également faite : l'*Opéra-Comique* qui avait fait une heureuse excursion en Allemagne, vient de rentrer dans le domaine de l'école d'Italie, et c'est un charmant ouvrage de Cimarosa, qui signale en ce moment cette rentrée, en attendant qu'une nouvelle excursion, un nouveau tribut des richesses germaniques, nous donnent la célèbre *Flûte enchantée* de Mozart, et son piquant opéra, *Così fan tutte*.

Gli Inimici Generosi, opéra de Cimarosa, avait été donné en deux actes par cette troupe choisie à la tête de laquelle était l'inégale mais souvent admirable Strina Sacchi, et l'excellent Raffanelli, si digne du surnom du Préville italien. Le succès de cet ouvrage ne fut pas très-brillant : il fut écrasé par la concurrence de *Matrimonio segreto* et de *l'Impressario in angustie* ; alors c'était lui-même que Cimarosa avait pour rival, et entre trois chefs-d'œuvre, le public a pu donner la préférence à deux d'entr'eux, sans juger le troisième indigne d'estime.

En ce moment il partage ses suffrages entre les *Nozze* et les *Inimici* : l'un et l'autre dans un style différent, et dans un système de composition opposé, peuvent plaire aux amateurs qui n'embrassent point en musique un système exclusif, et applaudissent avec une justice égale la production qui les charme par sa grâce, sa facilité, son élégance, et celle qui les surprend toujours comme s'ils ne la connaissaient pas, par son originalité, la verve, l'inspiration, la chaleur et la fécondité du compositeur. M^{me} Barilli est dans l'opéra nouveau ce qu'elle est par-tout, douée de la voix la plus pure, la plus flexible et la plus juste : Barilli a un rôle qui a besoin d'être bien joué, et il remplit à merveille l'intention de ce rôle : Bianchi chante et joue bien le sien ; M^{me} Bianchi fait des progrès sensibles, et désarme, en acquiesçant de la méthode et de la justesse, les censeurs sévères qui avaient été moins indulgents pour ses débuts ; quant au nouveau tenor D. Gorgia, il faut absolument qu'il renonce aux applaudissements, ou à l'abus d'une méthode qui commence à n'avoir plus de partisans, parce que brillante quelquefois, elle manque toujours de naturel, d'expression et de vérité : ce jeune chanteur a besoin d'être ramené à la simplicité, à un chant expressif et correct, à l'intention du compositeur, à la partition enfin : avec celles de Cimarosa, il doit être toujours

sûr d'être assez brillant, assez élégant, assez aimable ; en faisant plus que le maître n'a voulu, il s'expose à n'être plus rien de tout cela, et ce serait un dommage réel, car ses moyens sont assez beaux ; sa voix est pure et mélodieuse ; et, comme acteur, il n'est pas déplacé à côté de ceux auxquels le public de Paris a déjà donné de si bonnes et de si profitables leçons. S....

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour % c. j. du 22 mars 1808.	84 fr. 60 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808	81 fr. 60 c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescriptions sur domaines	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France	1260 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} janv.	1140 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Hécube. — Mardi, la 1^{re} repr. de la remise de Chimène, opéra.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, *Edipe*.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, *Ordre et Désordre*.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, *Mlle de Guise*.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, *Amour et Mystère*, la Vallée de Barcelonnette, et la Marchande de Modes.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, *l'Aveugle du Tyrol*, suivi de la Tête du Diable.

Salle Montansier, Palais-Royal. Aujourd'hui, Exercices extraordinaires, pour la clôture définitive.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Français en Pologne.

Tivoli d'hiver, place du Palais de Justice, en la Cité. Aujourd'hui, 67^e Fête. Nouveaux exercices par M. Forioso. Allemande et walse par M^{mes} Forioso et Frascara, sur deux cordes parallèles. Opticographie de M. Gadbois. Vue pittoresque et mécanique de M. Dupont. Expériences de M. Préjean. Intermedes français et italiens, chantés par M. Bianchi.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre ; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Cabinet de physique et de psychagogie de M. le Breton, rue Bonaparte, Abbaye St-Germain, n° 5. Ce cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différents peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des *Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine*, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

Théâtre de la Nouveauté, à l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Aujourd'hui, expériences de physique et mathématiques, tours d'adresse, de mécanique fantasmagorie, de M. Olivier. On commencera à 7 heures et demie précises.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 6.